

Chapitre 38

[Vous ne m'apprendrez rien] *sur l'équité et le discernement supérieur que je connois au roi, et votre zèle infatigable pour Ses vrais intérêts vus dans le grand.*

KAUNITZ, ministre autrichien, à Mme de Pompadour.

Versailles - 20 août 1755

La nuit était claire, tiède, ruisselante d'étoiles.

Louis et moi étions perchés sur les toits du château, invisibles des jardins en raison du décalage architectural entre le corps central ancien et les aménagements ultérieurs de la grande façade sous Louis XIV. Outre que nous cherchions là-haut un peu d'air, loin des appartements étouffants donnant sur les cours, nous avions besoin de nous parler sans témoins.

- Je vous avouerai, sire, que rien dans tout ceci ne me paraît bien cohérent, disais-je. Madame de Pompadour n'a qu'un mot à dire, et vous exiliez la Comtesse d'Estrades, ou la jeune Morphyse, pourtant votre maîtresse depuis trois ans. La marquise reçoit également les ambassadeurs à votre place. Les anciennes alliances européennes sont en passe d'être renversées... Comment voulez-vous que je voie là-dedans la moindre raison ? Ce n'est pas parce que la marquise est vexée que Frédéric II appelle par dérision l'un de ses chiens « Pompadour » qu'il nous faut renoncer à notre alliance prussienne ! Fait-elle donc à ce point la pluie et le beau temps ?

- Tu me sous-estimes, Clair, comme d'habitude, déclara doucement le Roi.

Nous étions assis côte à côte, épaule contre épaule, cuisses relevées et coudes sur les genoux. Sous notre séant, nous avions étendu nos vestes pour nous protéger de la chaleur emmagasinée par le plomb des toitures en terrasse.

- Comment pouvez-vous dire cela ? m'indignai-je. Vous savez bien que...

- Alors c'est que la jalousie t'aveugle, insinua-t-il malicieusement.

Je ne pus m'empêcher de rougir.

- Dis-moi, Monclair... reprit-il. Si, imitant ton faible roi, tu avais pris pour maîtresse une Parisienne sans naissance... Lui confierais-tu tes affaires de famille ? L'estimerais-tu plus capable que toi de discuter des secrets ou des racines de la noblesse héréditaire française ?

- Certes non ! m'exclamai-je. Je ne serais pas si fou, moi !

- Tu penses donc que je le suis ?

- Je préfère ne pas répondre, sire.

- Il se trouve que je tiens à ton estime, mon ami. Alors écoute bien ce que je vais te dire, car je serais fort offensé d'avoir à te le répéter un jour.

La froideur subite de sa voix me pétrifia sur place.

- Je ne suis pas plus fou que toi, Monclair. Je ne me démetts jamais de mes fonctions au profit de quiconque. Je délègue, mais je contrôle toujours. L'ultime décision me revient sans conteste. Cela a toujours été, et cela sera toujours. Toujours, m'entends-tu ?

- J'entends, sire, fis-je d'un ton misérable.

- Crois-tu vraiment que Madame de Pompadour *oserait* s'immiscer entre ma personne royale et une autre tête couronnée comme la reine de Hongrie si je ne lui en avais pas *expressément* donné ordre ?

- Eh bien, sire...

- Pour qui me prends-tu ? Pour qui la prends-tu, elle ?

- Je... je ne sais pas, sire, mais...

- Tu sais fort bien, en tout cas, trancha Louis XV, que je ne laisse oublier à personne que c'est moi le Roi. Imagines-tu qu'une ancienne maîtresse pourrait trouver sur ma personne assez de prise pour me le faire oublier ? Imagines-tu que je puisse oublier un seul jour, une seule heure, une seule minute que tout repose entre mes mains ?

Je ne répondis pas, le cœur serré par sa colère.

- Tu ne t'y connais pas en optique, reprit-il d'un ton glacial, sinon tu aurais vite saisi le rôle que je joue ici et celui qu'a toujours joué Madame de Pompadour. On prend une lentille et, pour détourner de soi un rayon aveuglant, on le capte et on le dirige vers quelqu'un d'autre, au besoin en se servant d'un miroir. Voilà le rôle, le seul rôle qui soit dévolu à ta rivale, Monclair. Du moins, à celle que tu penses être ta rivale, ce qui t'enlève toute lucidité.

- Vous voulez dire...

- Je veux dire qu'elle ne fait et n'a jamais fait que ce que j'attends d'elle, exactement, rétorqua le Roi. Cela a été convenu entre nous dès le départ, tu le sais. Mais tu l'oublies régulièrement. Il se trouve, par chance, qu'elle aime à être en pleine lumière, tandis que j'aime de mon côté à profiter parfois d'un peu d'ombre.

- Et qu'il ne vous déplaît point d'imposer à la morgue des grands patriciens de la Cour le truchement forcé d'une publicaine...

- Tu simplifies à l'excès, mon ami... Après l'optique, voyons donc la chimie : j'ai comme toi un tempérament fluide, et l'on attend de moi les réactions d'un corps solide. Je suis ondoyant, insaisissable, or l'on me veut net et mesurable. J'aspire à une extension infinie de ma personne dans l'éther, et l'on souhaite m'enfermer vivant dans le noir catafalque du pouvoir absolu. Je suis beaucoup trop volatil pour le métier de roi, Monclair. D'où mon recours à la *solidité* et à la fermeté de madame de Pompadour. Que te dire encore ? ajouta-t-il, mi-agacé, mi-amusé. Je suis un océan dont elle est la grève, c'est aussi simple que cela.

- Elle y trouve son avantage, dis-je aigrement.

J'étais au bord des larmes.

- Apparences, apparences ! raille le Roi. Ou plutôt *calomnie*. Car outre qu'elle s'épuise bien davantage que moi à la tâche, je ne lui donne au fond pas grand-chose en compensation. Ma participation à sa fortune globale doit être de l'ordre du tiers, pas plus. Elle a d'autres recours que moi, n'aie crainte. Et elle est excellemment conseillée. Non, je peux te l'assurer : ce miroir aux alouettes ne me coûte pas cher, eu égard aux services qu'il (qu'elle) me rend. Et ce n'est pas tous les jours facile pour la marquise d'affronter autant d'hostilité à la Cour. Elle le fait pour moi. Parce que je le lui ai demandé. Regarde-la : sa santé chancelle, la mienne est florissante. Lequel des deux sert le mieux le destin de l'autre ? Cela saute aux yeux. Elle est d'une trempe, mon ami... Bénis soient ceux qui l'ont placée sur mon chemin.

Il se tut un instant, l'air pensif.

- Si même toi tu es dupe, enchaîna-t-il enfin, c'est que j'ai réussi au-delà de toute espérance à rester impénétrable aux yeux de tous mes sujets.

Je n'osais plus ouvrir la bouche, atterré.

- Je n'ai pas le droit de recevoir un ambassadeur hors de la présence de mon ministre des Affaires Etrangères, expliqua-t-il alors d'une voix lasse. Or je ne veux pas - pas encore - mettre ledit ministre au courant de cette affaire-là. Je parle bien sûr de mon rapprochement diplomatique avec l'Autriche, notre ennemie depuis deux siècles. Madame de Pompadour, qui, elle, n'a pas les mêmes empêchements, va recevoir pour moi l'envoyé secret de Vienne, non point ici, à Versailles, naturellement, mais dans son château de Bellevue. Peux-tu *réellement* croire qu'elle ait l'audace de décider de tout ceci en mes lieu et place ? Peux-tu *réellement* croire que je me serais démis à ce point de mon devoir de Roi, surtout dans mon domaine d'élection, la diplomatie extérieure ? Le peux-tu, Monclair ? Regarde-moi, et réponds !

- Non, sire, dis-je humblement, en levant sur lui des yeux pleins de désespoir. Je vous demande pardon d'avoir pu seulement...

- N'en demande pas pardon, s'exaspéra-t-il, puisque tu n'as fait que tomber dans le piège commun, celui que je leur tends à tous depuis dix ans. Mais pour quelqu'un qui prétend être mon ami, penser comme moi, deviner mon cœur, et j'en passe, avoue que c'est une fameuse déroute. Allez, va, ne pleure pas... Tu n'es plus un enfant, Monclair, pour fondre en larmes dès que j'élève un peu la voix ! Je crois voir la marquise, ajouta-t-il ironiquement.

- C'est que je suis si stupide... d'avoir cru...

- Fais-toi pardonner, alors, dit-il en essuyant tendrement mes yeux avec le dos de sa main. J'ai un service à te demander. Car tu sais que je prends toujours la précaution d'avoir plusieurs fers au feu... Je veux que tu assistes à l'entrevue de la Marquise avec Stahremberg, à la fin du mois. Ils n'échangeront que des mondantités, car en fait il doit lui remettre une lettre cachetée de Marie-Thérèse pour moi. Toutefois... Il exprimera peut-être certaines choses oralement... De façon détournée... Je sais que Madame de Pompadour a une excellente mémoire, mais je ne souhaite pas non plus attirer trop son

attention sur ces... détails voilés... en lui demandant expressément de tout me rapporter. Avec toi je serai plus à l'aise pour le faire.

- Je devrai aller chez la Marquise ? m'effarai-je. C'est que je n'ai pas été très aimable avec elle la dernière fois que nous nous sommes vus...

- Je sais, sourit le Roi. Elle m'a conté cela, il y a trois ans. Peu importe les sentiments que tu lui portes. Je dis bien que tu lui portes, car quant à elle, elle n'a nulle hostilité te concernant. Quelle femme, d'ailleurs, pourrait concevoir la moindre hostilité durable à l'égard d'un jeune homme comme toi, petit Clair... Ta séduction est irrésistible.

- Mais, sire, balbutiai-je, à quel titre va-t-elle bien pouvoir imposer ma présence ? Et va-t-elle seulement consentir à ce qu'un tiers...

- Tt, tt, tt, m'interrompit le Roi. Tu recommences à te méprendre. Elle ne décide pas, elle exécute. C'est moi qui mène le jeu, Monclair. Elle fera ce que je lui dirai de faire. Quant au « titre », je crois que tu fais assez bien tes preuves depuis douze ans dans celui de valet... Tu seras le gardien vigilant - et officiellement sourd - de la porte. Tu es bien assez grand et assez fort pour le rôle.

Je baissai la tête, essayant de ravalier mon humiliation. Moi ! Duc de G***, pair de France, endossant la livrée de cette femme ! Etait-ce là tout ce qu'il avait trouvé pour moi ? S'agissait-il bien d'une « mission », comme il le prétendait, ou bien cherchait-il seulement à me punir de mon aveuglement à son égard ?

Ma mine de chien battu le fit éclater de rire, et il tendit le bras pour ébouriffer mes cheveux.

- Je sais ce que tu penses, Clair. Tu as tort. C'est une vraie mission, très importante. Tu es si proche de moi, si imbu de mes intérêts au grand dam des tiens, que nul ne saura mieux que toi discerner le sous-entendu dans les propos de Stahremberg. Fais comme si tu étais moi, ou mieux : comme si ma vie en dépendait. Je sais que rien ne t'est plus précieux que ma vie.

Il laissa passer quelques secondes, puis ajouta, plus bas :

- Je t'aime tant, Clair... Me donner la possibilité de m'appuyer sur un ami de toute confiance vivant à l'écart de la Cour, comme tu l'es, voilà bien le meilleur présent que le Ciel pouvait me faire. Et si cela peut te rassurer sur le sérieux de ta mission, sache que j'ai déjà prévu de te faire cet hiver Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit.

Je ne pus lui répondre, car ma gorge eût été incapable de laisser passer la moindre parole. Mais selon un geste qui m'était familier et qui lui plaisait (je le savais), je m'emparai de sa chère main pour lui embrasser la paume.

- Avec ou sans le Saint-Esprit, sire, finis-je par dire, je suis pour jamais à vos ordres.

Bellevue - 30 août 1755

Deux heures avant l'arrivée prévue de Stahremberg, je me présentai chez la marquise de Pompadour, en son château de Bellevue. J'avais adopté l'habit sans façon d'un simple marchand et collé sous mon nez une moustache sombre. Si le Roi s'était réjoui de me voir ainsi déguisé, il n'en allait pas de même pour moi. Je persistai à me sentir profondément humilié du rôle qu'il me faisait jouer, et j'étais presque sûr qu'il ne sortirait rien de grand du « service » que je lui rendais.

Prévenue de l'heure de mon arrivée par le Roi lui-même, la marquise avait fait le vide autour d'elle. Moins il y aurait de gens pour me voir entrer, mieux ce serait. Elle m'entraîna rapidement dans sa chambre et ferma la porte avec soin. Je lui sus gré d'avoir l'air grave, au lieu d'arborer la mine réjouie de comploteur qu'avait affichée Sa Majesté Elle-même, quelque temps auparavant.

Sur son lit, on avait déposé une livrée de valet à ses couleurs ; elle me parut à peu près de ma taille. Sous son regard vigilant, je dus me déshabiller et me rhabiller. Comme on ne sait jamais de quoi l'avenir peut être fait, je feignis de croire qu'il me fallait ôter jusqu'au vêtement de toile que je portais en dessous et me retrouvai ainsi complètement nu sous ses yeux. Elle m'observa un instant puis, d'un geste, elle me fit signe de commencer à me rhabiller. Mais j'avais surpris dans ses yeux ce que j'y cherchais : une parfaite indifférence à mes avantages naturels. La façon dont son regard avait glissé sur eux en disait long, non point seulement sur le peu de désir qu'elle ressentait pour ma personne, mais bien plus encore sur le peu de désir qu'elle éprouvait en général pour le sexe opposé. C'était là une des choses la concernant que je m'étais promis de vérifier à l'occasion : voilà qui était fait.

- Tu n'es pas fort heureux de cette mascarade, constata-t-elle soudain, droite comme un jonc sur son fauteuil.

Stupéfait de sa clairvoyance, je ne répondis pas, feignant de me boutonner avec peine.

- Tu es surpris que le Roi m'accorde sa confiance, n'est-ce pas ? reprit-elle sans se décourager. Eh bien tu trouveras bon que je sois plus surprise encore de mon côté qu'il donne un tel rôle à jouer à son valet. Je ne suis pas peu curieuse de te connaître, Monclair, et ce d'autant plus que tu te dérobes constamment à ma curiosité.

- Eh bien vous me connaissez dans le détail, à présent, Madame, fis-je moqueusement.

- Tu es beau, déclara-t-elle d'un ton rêveur. Tu chantes fort bien, en outre, même si tu m'as toujours refusé ta belle voix depuis que le Roi t'entendit en Géronte... Et tu as l'air si tendre, sous tes grands airs. J'ai presque eu envie de te toucher, ce qui ne m'est pas arrivé depuis longtemps. Je crois revoir Louis aux débuts de notre belle passion. Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

- Je me tuerais pour lui, affirmai-je. Et je vous tuerais aussi s'il le fallait.

- Je n'en doute pas une minute, répliqua-t-elle avec un sérieux feint. Nous voici à égalité. Si tu le trahis un jour, tu t'en repentiras.

Nous nous regardâmes avant d'éclater de rire.

- Est-ce à ce moment-ci du dialogue que nous sortons nos épées pour nous battre en duel ? demandai-je, faussement solennel.

- Attendons un vrai prétexte, riposta-t-elle. Je dois d'abord dérober les ferrets de la Reine !

- Associés, alors ? demandai-je en tendant la main.

- Associés, dit-elle en me serrant les doigts, à l'anglaise. Je l'aime aussi, ajouta-t-elle sans transition. Je l'aime vraiment. Personne n'a ému mon cœur comme lui.

- Pourquoi l'avoir laissé à d'autres, alors ?

- C'est que Louis est un amant peu ordinaire, avoua-t-elle malgré elle. Il aime par-dessus tout à donner du plaisir, et moi je n'aime pas à en éprouver. J'ai jugé à la longue qu'il méritait davantage de... de coopération.

- Vous auriez pu feindre, observai-je.

- Avec n'importe qui d'autre, oui, mais pas avec Sa Majesté. Dis-moi, tu fais un bien étrange valet, Monclair. Qui es-tu vraiment ?

Je faillis lui riposter avec hauteur qu'il fallait être une princesse du sang, une héritière de France pour avoir le droit de connaître la réponse à pareille question. Naturellement, je m'en abstins.

- Une humble créature toute dévouée au service de son roi, répondis-je.

- Jolie pirouette, approuva-t-elle. Mais tu m'intrigues. Un de ces jours, je te ferai suivre, pour savoir d'où tu sors vraiment... Où tu niches vraiment... Qui tu es vraiment.

- Agissez ainsi, et vous perdrez le Roi, rétorquai-je vivement, non sans mépris.

- Comme il a dit cela ! railla-t-elle. Le maréchal-duc de Richelieu soi-même n'y eût point mis autant de morgue.

- Je comprends que Monsieur le Duc soit un modèle pour vous, assénai-je.

Je faisais allusion au fait qu'elle comme lui mettaient un point d'honneur (si tant est que l'honneur ait quelque chose à y voir, ce dont je doutais) à approvisionner en maîtresses la couche du Roi. Elle ne répondit pas. Lui tournant ostensiblement le dos, je me plantai devant un grand miroir et commençai à tirer un peu partout sur mon habit pour le mettre d'aplomb.

- Même en livrée tu as l'air d'un prince, constata-t-elle. Cela m'avait déjà frappée il y a trois ans, dans la Cour de Marbre... Tu te souviens ?

- Mon père est savetier, fis-je négligemment, en pensant aux confidences que le Roi m'avait faites sur le petit « housnard », un compagnon de jeu de son enfance.

- Moi, je suis la fille d'un roi Iroquois, se moqua-t-elle.

- Et les cheveux ? questionnai-je, furieux de sa vivacité d'esprit tout autant que du sous-entendu de sa réplique (elle voulait me faire bien comprendre que le Roi lui avait fait des confidences à elle aussi). Vos valets se poudrent-ils ?

Elle se leva, vint jusqu'à moi et, sans un mot, appuya sur mes épaules pour que je m'asseye dans le fauteuil placé devant le miroir. « Elle est grande, remarquai-je. Grande et souple comme un roseau. Un roseau pensant, de surcroît. Elle a dû faire un bien beau couple, avec le Roi, lorsqu'ils dansaient ensemble aux bals de la Cour... »

Pendant les minutes qui suivirent, elle me brossa les cheveux, me les arrangea sur les tempes et sur la nuque, le tout sans me quitter des yeux, par le truchement du miroir.

- Tu te comportes plutôt comme quelqu'un qui a l'habitude d'être servi, déclara-t-elle enfin, en laissant retomber ses bras.

Son insistance à percer mon identité à jour me mit en colère. Je me levai et lui fis face : « Cela dépend de la personne devant laquelle je me trouve, » dis-je avec hauteur.

Elle rougit sous son fard.

Je ne lui avais pas parlé ainsi uniquement sous le coup de la colère. Un étrange courant était passé entre nous tandis qu'elle s'amusait avec mes boucles brunes, effleurant mes oreilles et mon cou sans la moindre gêne. Comme elle m'avait troublé, je le lui avais aussitôt fait payer. Elle parut le comprendre - il devait y avoir peu de choses, au fond, susceptibles d'échapper à cette intelligence toujours en alerte ; il y allait de sa survie. En tous les cas, elle ne jugea pas bon de relever mon impertinence, ni même de cacher qu'elle en avait été affectée. Je sentais bien qu'elle voulait établir un lien entre nous, ne serait-ce que pour ne pas voir lui échapper tout un pan de l'âme du Roi ; mais je ne voulais pas d'une telle alliance.

- Passons dans mon cabinet, fit-elle avec une tristesse subite dans ses beaux yeux changeants. Je vais te poudrer.

Chapitre 38

*Je sais que les rois se sont toujours fait honneur de
regagner
alors
que
et
par la force ce qu'on voulait leur arracher ; que de craindre
les malheurs de la guerre s'appelle faiblesse. Mais j'avoue
ces reproches m'affectent moins que les malheurs du peuple,
mon cœur se soulève en pensant aux horreurs dont je serais la
cause. (Louis XVI, en 1791)*

- Alors ? me demanda impatientement le Roi.

Nous étions de nouveau sur les toits, circonstance qui ne me plaisait qu'à moitié. Il m'y avait entraîné en riant : « Allons dans notre *librairie*, mon cher Michel ! » Moi, j'avais sommeil et, assuré que Sa Majesté avait déjà eu le rapport de la Marquise, sans parler de la lettre de la Reine Marie-Thérèse, je me faisais un peu prier pour subir à présent l'examen qu'Elle voulait me faire passer. Étais-je de la bonne graine de diplomate ? Voilà ce qu'Elle voulait savoir. Je rechignais à l'épreuve. Allais-je perdre son estime, s'il découvrait que je n'avais rien remarqué de spécial ? Je n'avais relevé que deux ou trois petites choses, qui à vrai dire me paraissaient fort insignifiantes, même placées bout à bout.

Je lui fis pourtant mon rapport à mon tour, m'aidant (sans le lui dire) d'une précision historique (à propos de Chambord, nom cité par Stahremberg dans sa conversation avec la marquise) que j'étais allé chercher dans l'une des bibliothèques du château.

Au premier regard indifférent que l'Autrichien, à Bellevue, avait posé sur moi et à la façon qu'il avait eue de m'ignorer ensuite pendant la presque totalité de l'entretien, j'avais deviné qu'il était prévenu depuis Vienne que Louis XV allait placer quelqu'un à lui en tiers dans cette entrevue. J'en eus confirmation lorsque Stahremberg, avec un art consommé de la mise en scène, m'accorda trois brefs regards d'une demi-seconde aux trois moments où il fit des sous-entendus qui n'étaient destinés qu'au Roi de France - en tout état de cause, pas à Madame de Pompadour. Impassible et glacé, les bras croisés sur la poitrine, je ne marquai aucune réaction, sinon un clignement rapide des paupières. Je n'étais pas né de la dernière pluie, tout de même !

Le Roi médita longtemps mes paroles.

- Je savais que je pouvais compter sur toi comme sur moi-même, Monclair, déclara-t-il pour finir, le nez levé vers les étoiles. Je suis fier de toi.

Une joie immense souleva ma poitrine. « Alors vous êtes content, sire ? m'écriai-je. Nous pouvons peut-être aller dormir, maintenant... »

Je bâillai. Cela faisait deux nuits qu'il se couchait à l'aube : il avait une résistance physique inhumaine, crevant sous lui depuis trente ans hommes, chiens, veneurs, chevaux, et femmes. Ce n'était pas mon cas. En plus, la journée avait été fraîche, et je rêvais d'un bon lit plus que d'un toit éventé. Puisque j'avais eu la chance de lui donner pleine et entière satisfaction (sans bien comprendre par quel miracle), qu'on redescende au premier étage et qu'on n'en parle plus. La diplomatie étrangère, au fond, me laissait assez froid, c'était le cas de le dire. Je frissonnai, d'ailleurs.

Il passa un bras autour de mes épaules et me rapprocha de lui.

- C'est beau, ne trouves-tu pas ? Les nuages ont complètement disparu. Le fidèle Sirius, mon préféré lorsque Orion prend ses quartiers, illumine fièrement les ténèbres... Tu sais qu'Orion est un grand chasseur, n'est-ce pas ? Une constellation sur mesure pour l'homme que je suis... Et celle-ci... Je me demande si ce n'est pas la Vierge. Tout cela me fait ressouvenir de *l'Entretien sur la pluralité des mondes*, du bon Fontenelle, ouvrage que j'ai dévoré en son temps. Combien la chère qu'on y fait est-elle plus roborative pour l'esprit que les écrits de M. de Voltaire ! L'on s'étonne que je ne le couronne pas, celui-là, alors que je comble mon brave Buffon de bienfaits... C'est que la lecture de Buffon, sa conversation, me donnent une échappée sur l'infini ; elles me font

réfléchir sur le destin terrestre de l'homme, tout comme les sermons de Bourdaloue. Qu'y a-t-il dans M. de Voltaire qui pourrait m'entraîner aussi haut ?

- Vous aimez donc l'air des hauteurs, sire ? raillai-je tendrement.

- Certes ! rétorqua vivement le Roi. Et à tout point de vue. Comme j'aurais aimé pouvoir voyager à travers le vaste monde, contempler la Croix-du-Sud, escalader les Andes du Pérou avec mon bon La Condamine, pour savoir si la terre, ou non, est aplatie aux pôles, comme l'a prétendu Monsieur Newton ! Traverser l'isthme de Panama et y avoir deux océans à mes pieds ! Je dois me contenter pour tout potage d'atlas et de cartes roulées sur des étagères... Et l'on me dit puissant ! Puissant, quelle plaisanterie !

- Vous eussiez dû vous faire ambassadeur, grognai-je, rendu à ma fatigue. Vous auriez passé votre temps à courir le monde, avec un fastueux équipage mais dix fois moins de responsabilités. Sans parler de l'obligation de séduire, qui ne vous eût, sans flatterie, aucunement posé problème.

Il éclata de rire, frappé de la justesse de ma remarque. J'en profitai pour lui glisser : « Alors, sire ? Nous pouvons descendre, maintenant ? »

Mais il ne paraissait pas encore décidé à aller s'enfermer dans sa douillette chambre royale.

- Et ce renversement d'alliances, Monclair ? Que t'en semble-t-il donc ?

Je poussai un soupir à fendre l'âme.

- Je n'ai pas le moindre avis, sire. C'est vous le pilote du navire ; je n'en suis que le petit mousse. Je m'en remets aveuglément à votre science, que je sais très étendue. Irons-nous dormir ?

- Tu n'es pas curieux, Monclair.

- J'ai peur de m'enrhumer, sire, et devenir impropre à votre service.

- As-tu saisi l'allusion de Stahremberg à la chasse ? Celle que tu m'as rapportée ? Tu vois, c'est là que tu t'es révélé tellement précieux... La marquise, elle, m'avait simplement dit : « Notre invité a eu la courtoisie de dire un mot à propos de vos chasses, sire. » Toi, tu m'as cité les termes exacts qu'il avait employés, ce en quoi tu as fort bien fait, car ils résumaient l'essentiel de la négociation à venir.

- Je n'ai jamais aimé la chasse, sire. Je faisais le désespoir des piqueurs de mon père. Je préférais gambader librement dans la campagne, à chercher des nids de pie.

- Oh, j'aurais fort goûté cela aussi, soupira le Roi. Mais on ne m'aurait point laissé en user comme toi. La chasse a toujours été le seul branle permis aux rois. Cela dit, j'en ai fait mon profit. Rien que d'y penser... Comme j'aime à Fontainebleau, ajouta-t-il d'un ton rêveur, ces petits matins brumeux d'octobre où nous nous rassemblons tous, fébriles, à la porte d'Orée, dans un joyeux tumulte, les yeux brillants, les talons impatients de se ficher aux flancs de nos montures, juste avant de filer dans les bois, escortés seulement du son des trompes et du récri des chiens ! As-tu déjà chassé à courre ?

- Oui, avec ennui, sire.

- Sais-tu la différence entre traquer un cerf et traquer un sanglier ?

Je dressai l'oreille, intéressé malgré tout. C'était là une distinction que Stahremberg avait utilisée devant moi - juste avant de quitter la marquise. J'avais rapporté sa remarque au Roi avec la plus grande précision, parce que je savais (et l'Europe entière savait) qu'il adorait la chasse. Cela m'était apparu comme une bonne matière à « sous-entendus ».

- Sa Majesté a-t-elle chassé récemment ? avait demandé l'Autrichien, comme par politesse.

Et lorsque Madame de Pompadour eut répondu qu'Elle ne saurait s'en passer :

- Le Roi est un connaisseur, avait laissé tomber Stahremberg d'un ton presque indifférent, en regardant de mon côté l'espace d'une seconde. Ce n'est pas lui qui commettrait l'erreur de traquer un cerf comme on traque un sanglier. Mieux vaut d'ailleurs éviter la compagnie de ceux qui ont le mauvais goût de confondre les deux.

Louis XV, à son tour, frissonna et se rapprocha encore de moi.

- Le monde est en train de changer, dit-il mélancoliquement. Voilà ce que ces mots de Stahremberg signifient. Et le cerf va perdre toutes ses prérogatives.

- Le cerf ? Mais quel cerf ? m'étonnai-je.

- C'était d'une aveuglante clarté, poursuivit-il pensivement. Et quelle subtilité dans cette allusion à la vénerie, qui ne pouvait manquer de me frapper alors qu'elle devait forcément échapper à la marquise !

- Elle m'échappe à moi aussi, grommelai-je, vexé.

- Tu es au courant de ces escarmouches désastreuses qui nous opposent à l'Angleterre en Amérique du nord ?

- Oui, bien entendu. Ce sont elles qui sèment la discorde entre les Anglais et nous et qui seront cause bientôt que nous devons leur faire la guerre... Alors que Votre Majesté n'en a pas la moindre envie.

- Observe bien les procédés anglais, enchaîna le Roi. Deux ans à peine après le traité d'Aix-la-chapelle, donc en pleine paix, leurs forces armées ont essayé de nous ravir une partie de l'Acadie. Un peu plus tard, le Roi d'Angleterre a distribué à ses colons d'Amérique des terres qui m'appartiennent. Les mêmes Anglais, ou leurs colons virginien, ce qui revient au même, massacrent ensuite sans sommation mon pauvre Jumonville, alors même qu'il avait annoncé sa qualité d'émissaire. Pour finir, le roi d'Angleterre donne ordre à sa flotte de s'embarquer au Canada et d'arraisonner ou de couler mes navires, de façon à les piller, à détruire ma flotte et à empêcher que la Nouvelle-France soit ravitaillée en armes, en hommes et en provisions. Qu'en penses-tu ?

- Que les Anglais agissent au mépris de toutes les règles, maritimes et militaires, sire. Tout leur est-il donc permis ?

- C'est la chasse noire, expliqua le Roi. La chasse aux bêtes noires, tel le sanglier, et parfois le loup. Une chasse où, comme tu dis, tous les coups sont permis, parce que le gibier traqué est considéré comme nuisible. La chasse au vautrait...

Je le regardai, sidéré. Ainsi, c'était là ce que Stahremberg avait voulu dire ! J'entrevis toute la subtilité dont avait parlé le Roi tout à l'heure.

- Et le cerf, sire ?

- La chasse au cerf est bien différente, répondit-il, parce que l'animal est noble. Du coup, l'on respecte certaines règles, qu'il serait fort déshonorant d'enfreindre. Et l'on respecte aussi l'héroïsme dont fait preuve la bête qu'on traque. *Honneur au courage malheureux !* C'est un combat dans l'honneur. C'est comme cela que, moi, je considère mes ennemis. Tiens, je peux aisément t'en donner une preuve : un chimiste, Dupré, m'a montré un jour l'une de ses inventions. Plus terrible encore que le feu grégeois, elle pouvait répandre sur mer une nappe de flammes capable de détruire sans combat n'importe quel navire ennemi. Je la lui ai achetée, je lui ai interdit absolument d'en parler à quiconque et, moi vivant, personne n'utilisera jamais dans ma Marine une arme pareille. Car moi j'ai à cœur de me battre selon certaines règles d'honneur et de courage imprescriptibles.

- Je vois, murmurai-je.

- Les valeurs morales sur lesquelles se sont appuyées jusqu'à maintenant les relations en Europe sont en train de changer, dit tristement le Roi. Et elles changent sous l'effet des coups de boutoir que leur portent sans vergogne les Anglais. Quand je dis les Anglais... Je devrais dire plutôt les Anglais et la plupart des royaumes du nord. Angleterre, Hollande, Prusse... Te souviens-tu de la façon dont Frédéric II a envahi la Silésie en 1740 ? Du nombre de fois où il a cyniquement manqué à sa parole ?

- Ce sont tous des royaumes protestants, sire. Est-ce un hasard ?

- Non, Monclair. Les principes séculaires que défendent les Rois catholiques reposent sur l'honneur, le respect de l'ennemi ou de la parole donnée, et non sur le commerce ou l'argent. L'honneur suppose des règles, un code que l'on respecte. Et il est lié à notre religion, en ce sens que, comme on a pu l'écrire au siècle dernier : « Quiconque n'estime point l'honneur, n'estime point la vertu. » Qu'est-ce que ces royaumes du nord ont à faire de la vertu ? Elle n'est pas monnayable. Frédéric II a déclaré il y a quelque temps : « Pourquoi être honnête, si cela ne nous rapporte rien ? » Cela, tu vois, cela et l'Acadie, et Jumonville, etc., c'est contraire au vieux code d'honneur des rois catholiques. D'où l'allusion de Stahremberg à Chambord, que tu as très bien su rattacher à son contexte historique... Cette rencontre de François Ier et de son ancien ennemi Charles Quint, quinze ans après la défaite de Pavie. Voilà le vrai message de Marie-Thérèse à mon égard : que ceux qui ont gardé fidélité aux vieux codes d'honneur s'unissent donc ensemble, contre ceux qui ne les respectent plus. Que la France et l'Autriche oublient leurs vieux différends, car un même danger les menace : les rois qui osent chasser le cerf comme on chasse le sanglier ; les rois pour lesquels aucun ennemi n'est respectable ; les rois pour qui les bénéfiques marchands sont l'alpha et l'oméga de toute morale.

- La situation est donc bien mauvaise, au Canada ? demandai-je timidement.

- Elle se dégrade de jour en jour, répondit sombrement le Roi. Comme avec mes Parlements, j'essaye de me montrer conciliant avec les Anglais, de ramener tout ce beau monde dans les sentiers de l'honneur, qui me paraissent les seuls à pouvoir être empruntés, faute de quoi... Il n'y a rien à faire. L'Angleterre ne rêve que d'en découdre. Au siècle dernier, elle voulait l'Ecosse. Pour ce siècle-ci, ce sera l'Amérique. Là-bas, nos territoires gênent son expansion commerciale vers l'ouest. Elle est prête à tout pour nous évincer, pour s'emparer de la Nouvelle-France. Et moi, Monclair, vois-tu, je ne me sens pas prêt à ce genre de lutte sans honneur où tous les coups sont permis.

La guerre au Canada, songeai-je en frissonnant de nouveau. Elle et lui, s'ils étaient encore en vie, venaient d'avoir seize ans. Et Amy ? Où vivait-elle, à présent ? Avait-elle épousé Tacite ? Je tentai de chasser ces importunes pensées de mon esprit. Par chance, le Roi éternua, et après quelques paroles aussi désabusées que les précédentes nous finîmes par redescendre dans ses appartements.

Je ne peux m'empêcher, écrivant ces mots après la Révolution française et donc après la Guerre d'Amérique, de songer à quel point la France a souffert pendant tout le siècle précédent du naïf attachement que ses deux derniers rois d'Ancien Régime ont marqué pour le vieux code chevaleresque de l'honneur, inséparable selon eux de l'exercice « très chrétien » du pouvoir monarchique. Nous a-t-il coûté en défaites et en humiliations, cet idéal à la Don Quichotte ! Le malheureux Louis XVI n'a-t-il pas ruiné son royaume (et donc précipité par là le chaos qui devait lui-même l'engloutir) pour porter noblement secours aux *insurgents* américains ? Et pour quelle reconnaissance ?

« Les anciens sujets de la Grande-Bretagne devenus libres, reconnus comme tels par le monde entier, peuvent devenir formidables ; se souviendront-ils toujours de leurs bons amis Français ? » demande finement Monsieur Goldoni dans ses Mémoires, que j'ai lus il y a peu. La réponse est non. Les Américains, en effet, par la suite, ne se firent pas faute de renier tous les engagements qu'ils avaient pu contracter à l'égard de la France. Ils avaient promis de nous réserver un monopole commercial après leur victoire : ils se sont pour finir fort cyniquement tournés vers la vieille Angleterre, répugnés qu'ils étaient d'avoir à discuter finance avec des « papistes » ne parlant pas même l'anglais ! Quant aux Français qui, par admiration pour l'idéal de liberté américain, avaient risqué leurs fonds dans l'aventure, comme le firent par exemple Beaumarchais et ses amis, ils ne virent aucunement leurs anciens alliés honorer leurs créances. Ce furent des procédures sans fin, au terme desquelles l'on ne tira des ingrats Américains que le dixième de l'argent engagé au départ. Combien en France se sont ainsi trouvés ruinés !

La jeune République américaine a bel et bien suivi les traces de son ancienne mère-patrie, mêlant à courre les cerfs et les sangliers (il n'y a pas de nobles ennemis, il n'y a que des nuisibles à éliminer par tous les moyens) ; ce qui n'a rien de surprenant si l'on considère que son président, George Washington, faisait partie de ceux qui ont assassiné sans sommation notre émissaire Jumonville, au début de l'été 1754. Pourquoi être honnête, si cela ne rapporte rien ? A cela, sans doute, mon Bien-Aimé aurait répondu : « Pour l'honneur », tout simplement. Car mieux vaut pouvoir s'écrier : « Tout est perdu, fors l'honneur », que comme les nations marchandes d'aujourd'hui : « Tout est gagné, fors l'honneur ».

L'honneur, vraiment ? Au siècle de l'argent ? Pieux combat d'arrière-garde, mon

Louis ! ...à l'ombre des grandes ailes de vieux moulins à vent.

(à suivre)